

« Elle l'appelait "Frédéric", il l'appelait "Marie" »

Sophie Guermès*

ABSTRACT

Les personnages de Flaubert sont les représentants d'une génération sans repères car sans « base théologique » : le plus difficile pour eux est de vivre. Frédéric Moreau échoue comme les autres à réussir sa vie sociale, mais trouve un point fixe dans Madame Arnoux, qu'il divinise. Cette passion le guide, comble le vide de ses journées et l'aide à traverser l'existence.

Gustave Flaubert's characters come from a generation without benchmarks because they lack of «theological basis». So, the most difficult for them is to stay alive. Frederic Moreau fails, as the others, to succeed in his social life, but finds a point of reference in Madame Arnoux, who is sacred to him. This passion guides him, fills the void of his days and helps him to get through life.

* Université de Brest.

L'incommunicabilité entre les êtres est au cœur de l'œuvre flaubertienne, comme l'a montré Philippe Dufour dans un article de 1991 repris dans *La Pensée romanesque du langage*¹, à partir du commentaire de la comparaison, établie par Flaubert dans *Madame Bovary*, entre la parole humaine et un chaudron fêlé. Si le langage se dégrade, si le romancier prend acte d'une vérité décevante, à savoir que les mots n'adhèrent pas aux choses, c'est que les êtres ont massivement cessé de croire au grand mythe fédérateur du Verbe. La liturgie exercée mécaniquement borne le discours de l'abbé Bournisien, dont l'entrevue avec Emma constitue un sommet cacophonique caractéristique du « comique qui ne fait pas rire »². *Madame Bovary* dénonce aussi la vacuité du langage politique (dans le chapitre sur les Comices agricoles, avec le discours du bien nommé Lieuvain) et amoureux (dans le même chapitre, où les clichés de la langue officielle et du code de la séduction s'or-donnent en un précis contrepoint ; et la lettre de rupture de Rodolphe concentrera tous les lieux communs du genre). Quant à Homais, ses élucubrations pseudo-scientifiques finissent par être ménagées par l'autorité et protégées par l'opinion publique. Ce manque de discernement, l'héroïne n'y échappe pas : Emma est consciente de l'idiotie de l'abbé, mais elle se laisse prendre dans les rets des clichés de Rodolphe, qui parle précisément le langage dont elle rêve. De même, dans *L'Éducation sentimentale*, on est patriote si l'on se sert « le plus souvent possible » de locutions ou vocables vagues ou éculés : « apporter sa pierre à l'édifice, – problème social, – atelier »³ ; ceux qui étaient censés défendre les ouvriers n'ont « rien fait pour eux que des phrases »⁴ ; les condoléances sont des mots creux (« car, s'il n'était pas orateur, il possédait en revanche ces qualités solides, mille fois préférables, etc. avec tous les mots qu'il faut dire : "Fin prématurée, – regrets éternels, – l'autre patrie, – adieu ; plutôt non, au revoir !" »⁵) ; Frédéric se mue en Rodolphe pour séduire, facilement, une Mme Dambreuse longtemps crue

¹ P. DUFOUR, *La Pensée romanesque du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, pp. 246-275 (chap. X). On y lit notamment : « Parité des expressions et dissemblance des sentiments, le langage n'assume plus ce rôle de classification que lui assignait l'âge classique » (p. 249). La comparaison se trouve au chapitre XII de la deuxième partie de *Madame Bovary*. L'article *Le Chaudron et la lyre* avait été publié dans *Poétique*, n. 86, avril 1991, pp. 193-214.

² G. FLAUBERT, Lettre à Louise Colet du 8 mai 1852, *Correspondance*, t. II, éd. J. Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 85.

³ FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, Paris, LGF, 1972, p. 353.

⁴ *Ibid.*, p. 431.

⁵ *Ibid.*, p. 448.

hors d'atteinte : « Il se servit du vieil amour. Il lui conta, comme inspiré par tout ce que Mme Arnoux lui avait fait ressentir, ses langueurs, ses appréhensions, ses rêves »⁶.

L'Éducation sentimentale tourne en dérision les aspirations encore romantiques de la jeunesse de 1848, mais aussi les dérives d'un prétendu progrès qui, par un emploi aberrant du mot « science », pousse ceux qui le promeuvent à vouloir régler la société. Frédéric, dans ses rêves vagues d'amour de l'humanité, et Sénécal, brutal et borné zélé de l'ordre, représentent deux travers de l'époque; mais Dambreuse, Martinon ou Pellerin ne sont pas traités avec plus d'indulgence; et Deslauriers apparaît comme le pâle avorton de Rastignac, qu'il proposait en modèle à son ami au début du roman. Quant au peuple, il est une reconstruction fantasmagorique issu du délire de quelques socialistes utopiques⁷, et l'épisode du sac des Tuileries bat en brèche cet angélisme, tout comme la répression qui s'ensuit, de la part de la garde nationale. Foules féroces et prisonniers qui semblent sortis de l'*Enfer* de Dante, jeune homme affamé dont il ne reste que « quelque chose de blanc », après son meurtre par un Roque se déclarant « trop sensible »⁸: Flaubert, redressant les erreurs d'interprétation commises de part et d'autre, rétablit, sans équivoque possible, la vérité. À l'enflure de vocables sonnante creux, car vidés de leur contenu (peuple, humanité, religion, Jésus-Christ), il oppose un emploi juste des mots, choisis efficacement et se suffisant à eux-mêmes. « J'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent », écrit-il à George Sand ; et encore : « Je me borne [...] à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à

⁶ *Ibid.*, p. 426.

⁷ *Ibid.*, p. 350, à propos d'un tableau de Pellerin : « Cela représentait la République, ou le Progrès, ou la Civilisation, sous la figure de Jésus-Christ conduisant une locomotive, laquelle traversait une forêt vierge ».

Et encore III, 1, p. 356 : « nous sommes tous religieux. Plusieurs écoutaient, la bouche ouverte, avec des airs de catéchumènes, des poses extatiques. – [...] L'ouvrier est prêtre, comme l'était le fondateur du socialisme, notre Maître à tous, Jésus-Christ ! ».

Flaubert a toujours méprisé le socialisme humanitaire. Voir la lettre à Louis Bouilhet du 4 septembre 1850 : « J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste (Essai de philosophie positive, par Auguste Comte). Il m'a été prêté par un catholique enragé [...]. J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise. Je ne m'étais du reste pas trompé. – Il y a là-dedans des mines de comique immenses, des Californies de grotesque » (*Correspondance*, t. I, éd. Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, p. 679). Cf. les lettres à Amélie Bosquet du [19 ? juillet] 1864, et à Edma Roger Des Genettes de l'été 1864 (*Correspondance*, t. III, éd. Bruneau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, pp. 400 et 402).

⁸ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 394.

exprimer ce qui me semble le Vrai »⁹.

Les deux personnages principaux, Frédéric et Mme Arnoux, pâtissent eux aussi de conventions qui les empêchent de vivre. Si elle met du temps à apprécier les romans (elle n'en goûte la lecture qu'à partir du moment où elle ne vit plus de romance, où Frédéric est loin d'elle: les romans lui permettent alors de poursuivre une histoire d'amour par substitution¹⁰), Mme Arnoux obéit à la superstition et à une grandiloquence qui la métamorphose en héroïne de littérature populaire, archétype larmoyant, tragédienne tombée dans le feuilleton :

Tout à coup l'idée de Frédéric lui apparut d'une façon nette et inexorable. C'était un avertissement de la Providence. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu la punir tout à fait ! Quelle expiation, plus tard, si elle persévérait dans cet amour ! [...] de toutes ses forces, lançant son âme dans les hauteurs, elle offrit à Dieu, comme un holocauste, le sacrifice de sa première passion, de sa seule faiblesse¹¹.

Le mot « âme » est très souvent employé dans les pages où il est question d'elle : il fait partie de la vulgate de l'amoureux romantique¹², et son utilisation procède de l'ironie, lorsqu'il n'est pas une marque de style indirect libre. Quant à l'attitude de Frédéric à son égard, elle est le meilleur garant de sa vertu :

Il l'aimait sans arrière-pensée, absolument; et, dans ces muets transports,

⁹ Lettres à George Sand du 5 juillet 1868, et du 10 août 1868, *Correspondance*, t. III, cit., pp. 770 et 786.

¹⁰ La leçon est *a priori* différente de celle du chapitre de *Madame Bovary* concernant les lectures d'Emma : « et il me semble que vous êtes là, quand je lis des passages d'amour dans les livres.

– Tout ce qu'on y blâme d'exagéré, vous me l'avez fait ressentir, dit Frédéric. Je comprends les Werther que ne dégoûtent pas les tartines de Charlotte » (*L'Éducation sentimentale*, cit., p. 493). Pourtant Emma réussit elle aussi à donner vie à ses lectures – mais *Werther* n'en fait pas partie, il s'agit de romans futiles et stéréotypés.

¹¹ *Ibid.*, p. 328. Le passage a trait à la maladie du fils de Marie. Il est sauvé, et elle renonce au rendez-vous donné par Frédéric. Émile Zola, dans *Une page d'amour*, réécrit cet épisode, en lui donnant une issue différente (« chute » de la pourtant vertueuse Hélène, et mort de sa fille Jeanne).

¹² Voir par exemple : « il enfonçait son âme dans la blancheur de cette chair féminine » (*ibid.*, p. 57) ; « Jamais elle ne lui avait paru si captivante, si profondément belle. De temps à autre, une aspiration soulevait sa poitrine; ses deux yeux fixes semblaient dilatés par une vision intérieure, et sa bouche demeurait entre-close comme pour donner son âme » (*ibid.*, p. 197).

pareils à des élans de reconnaissance, il aurait voulu couvrir son front d'une pluie de baisers. Cependant, un souffle intérieur l'enlevait comme hors de lui ; c'était une envie de se sacrifier, un besoin de dévouement immédiat, et d'autant plus fort qu'il ne pouvait l'assouvir¹³.

Les années passent, l'amour s'accroît, mais, confondant la femme et la mère¹⁴, le jeune homme reste dans le registre de l'extase muette :

Il avait envie de se jeter à ses genoux. Un craquement se fit dans le couloir, il n'osa. Il était empêché, d'ailleurs, par une sorte de crainte religieuse. Cette robe, se confondant avec les ténèbres, lui paraissait démesurée, infinie, insoulevable ; et précisément à cause de cela son désir redoublait. Mais la peur de faire trop et de ne pas faire assez lui ôtait tout discernement¹⁵.

Leur relation est une suite d'élans et de retraits (et de méprises : « Elle le contemplait, tout émerveillée »¹⁶, lit-on dans l'avant-dernier chapitre, quand il se détourne d'elle), dont la caractéristique est de n'être presque jamais synchronisés¹⁷, et de s'intensifier par la distance. C'est ainsi que, sortie de son cadre habituel, la vierge à l'enfant, qui en a désormais un second, déçoit l'attente de Frédéric ; mais après l'avoir contemplée dans un halo de soleil, il se renflamme : « comme Mme Arnoux était assise auprès de la fenêtre, un grand rayon [...] pénétrait d'un fluide d'or sa peau ambrée ». Le regard pétrifie le désir, subsumé sous cette « curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites » saisissant Frédéric à la vue de Mme Arnoux sur le bateau : « Il fut ressaisi par un amour plus fort que

¹³ *Ibid.*, p. 98. Même lorsque le récit n'évoque pas Frédéric contemplant religieusement Mme Arnoux, celle-ci appelle toujours un contexte religieux : elle apprend ainsi au jeune homme qu'à douze ans, elle était dévote (*ibid.*, p. 316) ; ou encore qu'Arnoux a décidé de l'épouser en la voyant sortir de l'église (*ibid.*, p. 200).

¹⁴ Et au moins une fois Mme Moreau et Mme Arnoux : « Mais, peu à peu, ses espérances et ses souvenirs, Nogent, la rue de Choiseul, Mme Arnoux, sa mère, tout se confondait » (*ibid.*, p. 122).

¹⁵ *Ibid.*, pp. 232-233.

¹⁶ *Ibid.*, p. 495.

¹⁷ Il lui murmure encore son amour, bien qu'elle ne soit pas venue au rendez-vous qu'il lui avait donné. Elle ne répond pas : « "Eh bien, va te promener !" se dit Frédéric » (*ibid.*, p. 400) ; quand Mme Arnoux paraît au fond de la boutique de bondieuseries, Frédéric disparaît (*ibid.*, p. 462). Le mouvement s'inverse quand il court leur apporter de l'argent : elle lui avouera dans l'avant-dernier chapitre ne s'être pas montrée (*ibid.*, p. 474, et p. 492).

jamais, immense : c'était une contemplation qui l'engourdissait »¹⁸.

De sorte que la lecture de ces rendez-vous marqués par la passivité peut s'avérer comique, les personnages se conformant à un modèle extérieur (héros romantique ; femme mariée trompée mais vertueuse) au lieu de céder à leur amour mutuel. Flaubert récrit le début de l'idylle entre Emma et Léon¹⁹ en maintenant ses nouveaux personnages dans une relation platonique. La différence d'âge entre Frédéric et Mme Arnoux s'abolit: tous deux apparaissent comme des adolescents inexpérimentés, semblables à Jean-Jacques Rousseau et Mme Basile, sa jeune patronne turinoise²⁰. Les visites régulières dans la maison d'Auteuil, qui suivent la déclaration de Frédéric, et le fait qu'ils parlent alors ouvertement de leur amour, ne change rien à la situation :

Elle l'appelait « Frédéric », il l'appelait « Marie », adorant ce nom-là, fait exprès, disait-il, pour être soupiré dans l'extase, et qui semblait contenir des nuages d'encens, des jonchées de roses. [...] C'était une béatitude infinie, un tel enivrement, qu'il en oubliait jusqu'à la possibilité d'un bonheur absolu²¹.

Le fait de se savoir aimé lui suffit quand il est près d'elle ; c'est en imagination qu'il la désire (« Loin d'elle, des convoitises furieuses le dévoraient »²²). Quant à elle, le texte ne se place presque jamais de son point de vue²³, de sorte qu'elle reste pure apparence, image à peine

¹⁸ *Ibid.*, p. 129 (cf. II, 2, p. 196, Arnoux s'en va et les laisse seuls : « Alors, il se fit un grand silence; et tout, dans l'appartement sembla plus immobile. Un cercle lumineux, au-dessus de la carcel, blanchissait le plafond, tandis que, dans les coins, l'ombre s'étendait comme des gazes noires superposées » ; p. 303: il revoit Mme Arnoux dans la rue : « Le soleil l'entourait; [...] tout lui parut d'une splendeur extraordinaire ») et pp. 159-160.

¹⁹ Cf. *Madame Bovary*, II, v : « Elle lui parut donc si vertueuse et inaccessible, que toute espérance, même la plus vague, l'abandonna. Mais, par ce renoncement, il la plaçait en des conditions extraordinaires. Elle se dégagea, pour lui, des qualités charnelles dont il n'avait rien à obtenir ; et elle alla, dans son cœur, montant toujours et s'en détachant, à la manière magnifique d'une apothéose qui s'envole. C'était un de ces sentiments purs qui n'embarrassent pas l'exercice de la vie, que l'on cultive parce qu'ils sont rares, et dont la perte affligerait plus que la possession n'est réjouissante ».

²⁰ Voir le délicieux récit de cette idylle muette dans le deuxième livre des *Confessions*.

²¹ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 317.

²² *Ibid.*, pp. 317-318.

²³ Sauf lorsqu'elle apprend que Frédéric va se marier : on la voit alors rester les yeux fixes ; ou bien lorsqu'elle veille et soigne son fils.

animée. Le narrateur semble prendre plaisir à saper frémissements et espoirs du personnage qu'il a imaginé en s'inspirant de sa propre passion pour Elisa Schlésinger. C'est « plus dévotement que ceux qui font des reposoirs »²⁴ que Frédéric change les meubles de place dans la chambre où il est certain de voir enfin son « feu récompensé »²⁵, et où, au dernier moment, Marie ne vient pas.

Athée, Flaubert, entre les divers scénarii possibles de *L'Éducation sentimentale*, dont les situations envisagées sont parfois exprimées en termes très crus, choisit de raconter non seulement l'«histoire d'un jeune homme», sous-titre du roman, mais celle de la sécularisation du divin, par le biais d'un amour (c'est le sujet qu'il place au premier plan, lorsqu'il évoque l'œuvre en cours²⁶) qui a les caractéristiques de la foi. À la fin du chapitre IV de *L'Éducation sentimentale*, la phrase « Il avait donc trouvé sa vocation! Le but de son existence était clair maintenant, et l'avenir infaillible » est à la fois exacte et trompeuse, car la suite du roman montre que ce qui soutient Frédéric et donne un objectif à sa vie n'est pas la peinture, dont il ne sera plus question pour lui, mais sa passion pour Mme Arnoux. Idée fixe qui sert de tuteur, pour un être qui, comme tous ceux de sa génération, n'a plus de Dieu en qui placer sa confiance.

Frédéric vit dans un monde qui ne fournit aucun véritable repère. « Nous manquons de levier, la terre nous glisse sous les pieds. Le point d'appui nous fait défaut », écrit Flaubert à Louise Colet²⁷. Il constate, à propos de Musset, dont la « muse » fut brièvement la maîtresse : « *On ne vit pas sans religion*. Ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but. On flotte au jour le jour »²⁸ (dans *Le Gai savoir*, Nietzsche décrira

²⁴ *Ibid.*, p. 321.

²⁵ L'expression est empruntée au *Cid*, acte 1, scène 6 : « Si près de voir mon feu récompensé, ô Dieu/l'Étrange peinel ».

²⁶ Lettre à Mlle Leroyer De Chantepie du 6 octobre 1864 : « Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération ; "sentimentale" serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive » (*Correspondance*, t. III, cit., p. 409).

²⁷ Lettre du 24 avril 1852, *Correspondance*, t. I, cit., p. 76. Il écrivait déjà à Ernest Chevalier : « pourvu qu'on ait une confiance, chimérique ou réelle, n'est-ce pas une confiance, un gouvernail, une boussole, tout un ciel pour nous éclairer ? Je n'ai plus ni conviction, ni enthousiasme, ni croyance » (lettre du 23 juillet 1839, *ibid.*, p. 49).

²⁸ Lettre du 26 juin 1852, *ibid.*, p. 116. Cf. le dialogue pré-beckettien qu'il imaginera quelques années plus tard : « Quel est le but de tout cela ? », demande Pécuchet. « Peut-être qu'il n'y a pas de but », répond Bouvard. « "Cependant..." » Et Pécuchet répéta deux ou trois fois "cependant" sans trouver rien de plus à dire » (*Bouvard et Pécuchet*, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 104).

quelques années plus tard les meurtriers de Dieu, c'est-à-dire « nous », comme délestés, et devenus trop légers pour ne pas tomber). À l'instar de Beethoven devenu sourd, Flaubert se rend compte qu'il ne peut trouver d'appui qu'au plus profond de lui-même.

Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble), et je voudrais qu'il fût plus fort. – Quand aucun encouragement ne nous vient des autres, [...] les gens *bonnêtes et délicats* sont forcés de chercher en eux-mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. [...] Le temps n'est pas loin où vont revenir les langueurs universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un Messie ? Mais la base théologique manquant, où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore ? Les uns le chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'art²⁹.

C'est le cas de Flaubert : il reploie le divin sur l'écriture. À la découverte d'un monde sans nécessité, consécutive à la prise de conscience collective de la « mort » de Dieu, il va répondre par des efforts colossaux pour parvenir à ce qu'« une bonne phrase de prose doi[ve] être comme un bon vers, interchangeable »³⁰. Frédéric, lui, trouve son point d'appui dans Marie Arnoux.

Dans *L'Éducation sentimentale*, la femme aimée devient un centre, qui évite, en dépit des vicissitudes, la désorientation. « L'univers venait tout à coup de s'élargir. Elle était le point lumineux où l'ensemble des choses convergeaient » ; « et, tel un voyageur perdu au milieu d'un bois et que tous les chemins ramènent à la même place, continuellement, il retrouvait au fond de chaque idée le souvenir de Mme Arnoux »³¹. Lorsqu'il se déclare ouvertement, après être tombé à genoux devant elle, il lui avoue : « Moi, je n'ai pas d'état, vous êtes mon occupation exclusive, toute ma fortune, le but, le centre de mon existence, de mes pensées »³². En effet, lorsque, devenu rentier, il avait pensé à une profession, pour « se raccrocher à

²⁹ Lettre à L. Colet du 4 septembre 1852, *ibid.*, p. 151. Cf. celle du 27 décembre 1852, p. 218 : « Sans l'amour de la forme, j'eusse peut-être été un grand mystique ». Et aussi, ruinant l'illusion d'un appui sûr trouvé en soi-même, celle du 19 septembre 1852, p. 160 : « À moins d'être un crétin, on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses œuvres ».

³⁰ Lettre à L. Colet du 22 juillet 1852, *ibid.*, p. 135.

³¹ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 12 et p. 65.

³² *Ibid.*, p. 314.

quelque chose »³³, c'est finalement à l'« existence misérable » de « parasite » qu'il avait accédé. Misérable (aux yeux du narrateur, aux yeux de Frédéric et de son entourage ?), cette existence est malgré tout pleine et entière, atteignant son maximum d'intensité et d'incandescence, puisqu'elle est passée dans la proximité de l'être qui, pour lui, représente et résume tout, qui comble ses journées jusque dans les intervalles, les moments où il ne la voit pas, et lui donne une raison de vivre. Entre le rituel des visites, ne pensant qu'à elle, il est comme en prière : « Ses après-midi se passaient à se rappeler la visite de la veille, à désirer celle du soir »³⁴. Si ce roman, d'abord d'inspiration autobiographique, récrit Constant (*Adolphe*) et Balzac (*Le Lys dans la vallée* comme *Illusions perdues*), il porte aussi l'héritage de *La Princesse de Clèves*. De sorte que tout ce qui peut être interprété en termes de déception, d'immobilisme et d'échec se retourne en son contraire, si l'on ne se place plus sur le plan social, mais sur le plan intérieur. Répugnant à conclure, même s'il est forcé de mettre à son roman un point final, Flaubert invite à fuir l'univocité. Le personnage qu'il a imaginé ne réussit pas aux yeux du monde (réussite constamment dévalorisée, du reste³⁵), et ne crée rien par lui-même (mais que vaut une création non marquée du sceau du génie ? Pellerin n'est pas Michel-Ange...) ; il n'en est pas moins soutenu par une foi, qui échappe à la fausseté du langage social comme à la dégradation et qui, plus encore, l'empêche de sombrer. Les paroles qu'il adresse à Mme Arnoux correspondent à ses pensées, les mots ne forment pas un écran opaque mais une paroi transparente ; en retour, ce que lui révèle Mme Arnoux lors de l'ultime entrevue a la force d'une parole d'évangile et d'un sacrement effaçant (rachetant, pour rester dans le registre métaphorique mercantile qui est à la fois celui de l'Église et de Flaubert dans cet extrait) maux et tourments : « Il ne regretta rien. Ses souffrances d'autrefois étaient payées »³⁶. Il existe donc dans l'œuvre de celui qui, tout en se défiant des mots, leur a voué sa vie, un lieu de parole, préservé,

³³ *Ibid.*, p. 183. Cf. *Madame Bovary*. Au moment de l'opération du pied-bot, Emma espère en la gloire de son mari, qui rejaillirait sur elle : « Elle ne demandait qu'à s'appuyer sur quelque chose de plus solide que l'amour » (Paris, LGF, 1999, p. 280).

³⁴ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 201.

³⁵ Voir le personnage de Dambreuse, celui de Martinon, et les nombreuses silhouettes de hauts fonctionnaires ou de politiciens : « La pourriture de ces vieux l'exaspérait » (*ibid.*, p. 280) ; « C'était une succursale intime de la rue de Poitiers. Il y rencontra le grand M. A., l'illustre B., le profond C., l'éloquent Z., l'immense Y., les vieux ténors du centre gauche, les paladins de la droite, les burgraves du juste milieu, les éternels bonshommes de la comédie. Il fut stupéfait par leur exécration langage, leurs petites, leurs rancunes, leur mauvaise foi » (*ibid.*, p. 424).

³⁶ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 494.

celui où s'exprime l'amour total, sincère et réciproque, le seul à constituer un viatique, même s'il n'est pas charnellement accompli. Que la parole supplée la chair, telle est aussi la leçon finale de *L'Éducation sentimentale*, « histoire d'un jeune homme » qui, ayant le choix, refuse d'accroître sa fortune et sa position, et se désintéresse des révolutions en cours, histoire d'un jeune homme qui aime tellement une femme qu'il s'enfuit³⁷ – mais aussi histoire d'une vocation et de l'accomplissement de celle-ci.

Celle qui prend la place de Dieu pour le représentant d'une génération ayant assisté au « coucher de soleil romantique » s'appelle Marie³⁸. Le mysticisme latent de Flaubert se lit dans le lexique employé, qui divinise la femme. Cette divinisation, exprimée avec quelques précautions dans le premier chapitre (« Ce fut comme une apparition»; «un mouvement de cœur presque religieux»³⁹), va non seulement durer mais s'affirmer. C'est la pudeur, « anachorèse » et respect de l'autre, qui empêche Frédéric d'aller plus avant : « Il ne pouvait se la figurer autrement que vêtue » ; « Chaque matin, il se jurait d'être hardi. Une invincible pudeur l'en empêchait »⁴⁰. Plus Mme Arnoux est sacrée, plus la passion de Frédéric augmente. Dans les bribes de style indirect libre, Mme Arnoux est représentée par un pronom dont la première lettre est écrite avec une majuscule⁴¹. Frédéric contemple son ombre sur le bateau ; et lorsqu'il la voit pour la première fois à Paris, elle est d'abord « enveloppée d'ombre ». Flaubert organise les jeux d'ombre et de lumière dans les

³⁷ « Je ne peux pas plus vivre sans vous que sans l'air du ciel ! Est-ce que vous ne sentez pas l'aspiration de mon âme monter vers la vôtre, et qu'elles doivent se confondre, et que j'en meurs ? ». Mme Arnoux recule « en joignant les deux mains.

- Laissez-moi ! au nom du ciel ! de grâce !

Et Frédéric l'aimait tellement, qu'il sortit » (*ibid.*, p. 315).

³⁸ A. THIBAUDET puis V. BROMBERT (*Flaubert, « Écrivains de toujours »*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, pp. 105-106) ont été sensibles à la sacralisation de Mme Arnoux, aspect essentiel du roman.

³⁹ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 7 et p. 9.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 81, et p. 200. P. QUIGNARD définit la pudeur comme « anachorèse » (*Le Sexe et l'effroi*, Gallimard, « Folio », 1996, p. 73. Cf. *Vie secrète*, Gallimard, « Folio », 1999, p. 141 : « *Corollaire pudique*. [...] Dans l'amour la sexualité n'est pas tout d'abord visée. Elle n'est pas première comme le désir. Et elle n'est ni instrumentée ni fonctionnelle comme dans le mariage ». Voir aussi l'analyse de la « métaphysique de la pudeur » par K. WOJTYLA : « De pair avec cette fuite devant une réaction se limitant aux valeurs sexuelles va le désir de provoquer l'amour, réaction à la valeur de la personne chez autrui, et de le vivre soi-même » (*Amour et responsabilité*, trad. Thérèse Sas, Paris, Stock, 1998, p. 162).

⁴¹ *L'Éducation sentimentale*, cit., p. 25 (« il attendit qu'Elle parût ») et p. 27 (« comment parvenir jusqu'à Elle »).

passages où elle apparaît. Mme Arnoux va rester sacrée, séparée du jeune homme par la distance des conventions sociales, celle de l'hésitation et de la lâcheté plus encore, alors même que Frédéric devient un familier de la maison : si, dans son salon il ne s'ébahit plus devant sa corbeille à ouvrage comme il l'avait fait sur le bateau, les objets qu'elle a touchés, les meubles parmi lesquels elle a vécu sont des « reliques » dont la vente publique est ressentie par lui comme un sacrilège ; auparavant, à la vue du coffret d'argent passé chez Rosanette (on pense à une châsse), il avait éprouvé « comme le scandale d'une profanation »⁴².

Accéder à Mme Arnoux, c'est recevoir soi-même une part de divin : quand le vieux Meinsius s'assoit près d'elle, « Frédéric aurait accepté d'être sourd, infirme et laid [...] pour avoir quelque chose qui l'intronisât dans une intimité pareille »⁴³. De fait, et ironiquement, si Frédéric ne devient que tardivement une idole pour Mme Arnoux, il l'est, presque immédiatement, pour une jeune femme qu'il n'aimera jamais, Louise Roque, dont l'histoire est le pendant négatif (sentiment sans aucune réciprocité) de celle que vivent Frédéric et sa madone : « Toute petite, elle s'était prise d'un de ces amours d'enfant qui ont à la fois la pureté d'une religion et la violence d'un besoin. [...] L'absence l'avait idéalisé dans son souvenir ; il revenait avec une sorte d'auréole »⁴⁴. Trop jeune, trop familière, peu attirante car dépourvue de mystère (ses millions même sont trop voyants et trop faciles d'accès), Louise ne saurait lutter avec celle qui, même lorsque Frédéric l'approche et connaît sa vie, reste, au sens premier et non galvaudé du terme, une icône : à genoux devant la presque sexagénaire qu'est devenue celle qu'il aimait, Frédéric avoue s'être arrêté, fixé, à l'« idéal » d'une « image » qu'il ne veut pas « dégrader » :

Votre personne, vos moindres mouvements me semblaient avoir dans le monde une importance extra-humaine. [...] et les délices de la chair et de l'âme étaient contenues pour moi dans votre nom que je me répétais, en tâchant de le baiser sur mes lèvres. Je n'imaginai rien au delà. C'était Mme Arnoux telle que vous étiez, avec ses deux enfants, tendre, sérieuse, belle à éblouir, et si bonne ! Cette image-là effaçait toutes les autres⁴⁵.

⁴² *Ibid.*, p. 483 et 303.

⁴³ *Ibid.*, p. 57. Rappelons la définition première d'« introniser » : « placer solennellement sur le siège épiscopal, sur la chaire pontificale » (*Dictionnaire Robert*).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 292.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 494.

L'image intouchable tire aussi sa force de la cohérence qui existe entre ce que Mme Arnoux donne à voir et les paroles qu'elle prononce : « Mon âme ne vous quittera pas. Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous ! »⁴⁶.

Dès lors, dans le dernier chapitre, Marie Arnoux, madone dont l'apparition en robe claire avait suscité un « éblouissement » sans cesse renouvelé, va trouver naturellement sa place, auréolée de ses cheveux devenus blancs, dans la « Ville éternelle », avec son fils – ville des papes⁴⁷, de la plus célèbre Pietà, et de centaines de vierges imaginées par des artistes qui eux aussi, « par la force de » leurs « rêves », avaient posé leurs modèles « en dehors des conditions humaines »⁴⁸.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 496.

⁴⁷ « La tente de coutil formait un large dais sur sa tête », lit-on au moment de l'« apparition » (*ibid.*, p. 11) ; Frédéric l'associe immédiatement à « une pensée de bénédiction ». On lit plus tard : « ses petites mains semblaient faites pour épandre des aumônes » (*ibid.*, p. 170).

⁴⁸ *Ibid.*, p. 200. Pour autant, le Vatican n'avait pas séduit Flaubert. Voir *Correspondance*, t. I, cit., pp. 768-780, notamment la lettre à L. Bouilhet du 9 avril 1851. L'impression est un peu plus favorable le 4 mai 1851, dans la lettre qu'il adresse au même ami avant de partir (*ibid.*, p. 779). Toutefois, même s'il admire la chapelle Sixtine, il n'apprécie toujours pas la basilique voisine : « J'en suis fâché, mais Saint-Pierre m'emmerde. Cela me semble un art dénué de but. C'est glacial d'ennui et de pompe ». Voir aussi la lettre à L. Colet du 24 avril 1852 (*Correspondance*, t. II, éd. Bruneau, Paris, Gallimard, 1980, p. 77) et, à la même, la lettre du 8 mai 1852 (*ibid.*, p. 85).